

# LE RÉCIT

*Didier*

# DES CHOSES

*Debaise*

# TERRESTRES

# POUR UNE APPROCHE PRAGMATIQUE

# DES RÉCITS

Que se passerait-il si l'on venait à considérer le récit des choses terrestres, non pas les récits *sur* ces dernières, auxquels du reste nous sommes habitués et dont nous — les humains — sommes en général les auteurs, mais bien les récits *de* ces choses mêmes ?

Cette proposition, le philosophe William James l'énonçait au début du XX<sup>e</sup> siècle. Didier Debaise la relaie à son tour en tentant de la faire importer au sein de la philosophie et de sa pratique, bien sûr, mais bien plus décisivement d'en examiner les conséquences possibles au sein d'un monde qui se découvre encore, en même temps dans ses enchevêtrements et ses dévastations.

En renouvelant l'attention portée à ces récits *précaires* et à la *contingence* des mondes qu'ils trament, il s'agirait alors et enfin de donner à sentir que « faire attention », en ce sens (ontologiquement) élargi, plutôt qu'une crainte serait un défi qu'il nous reviendrait d'apprendre à relever.

Didier Debaise a confié à l'artiste Alice Mortiaux le soin de manifester et figurer ces récits. Elle livre ici trois images « cosmodéliques ».

Je voudrais reprendre à mon compte une proposition émise, sous une forme incantatoire et diffuse, par William James : l'univers se constituerait par le récit des choses terrestres<sup>1</sup>. Cette étrange proposition dans laquelle James voyait l'annonce d'une nouvelle orientation de la philosophie n'a pas eu les effets escomptés. Sa présence lapidaire, sous des formes variées, se présentant tantôt comme une métaphore générale lui permettant d'exprimer sa vision du monde, tantôt comme une proposition portant sur la nature des choses elles-mêmes, tantôt comme une manière commode de rendre compte de nos modes de connaissance, a sans doute joué un rôle dans le fait que les lecteurs de James n'y ont pas vu grand-chose d'autre qu'une expression imagée à laquelle il ne serait pas nécessaire de s'attarder. James lui-même d'ailleurs l'avait laissée en quelque sorte en suspens, laissant le soin à ses lecteurs d'éventuellement la reprendre et la compléter. Je pense que cette proposition, loin d'être une forme imagée d'expression, de n'appartenir qu'à un aspect très local et circonscrit de la réalité, doit être prise *littéralement* comme une affirmation sur la nature des choses et de l'univers. Il s'agit, comme je voudrais le montrer ici, en complétant la proposition de James, de penser les choses terrestres comme des récits à proprement parler, et de suivre, à partir de ceux-ci, la composition d'un univers.

On trouve dans l'œuvre majeure de James, *Le pragmatisme* (1907), deux passages essentiels qui attestent de l'importance et du sens qu'il donne à la notion de récit. Ces deux passages se trouvent dans un chapitre intitulé « L'un et le multiple » dans lequel James pose les éléments de ce qu'il appelle un « univers pluraliste ». Le premier passage est le plus important dans la mesure où il donne la vision générale qui habite James lorsqu'il entend faire du récit un élément central d'une nouvelle pensée du monde :

*Le monde est plein de récits singuliers qui se déroulent parallèlement, commencent et finissent à divers instants. Ils s'entrecroisent et s'entremêlent par moment, mais notre esprit ne peut les faire coïncider complètement.*<sup>2</sup>

<sup>1</sup> (James 2007a, 169). Le terme anglais « story », que James utilise dans la plupart des extraits que je reprendrai dans les pages qui suivent, signifie le fait ou l'art de « raconter une histoire », qui peut être réelle ou fictive. Dans d'autres passages, James utilise le terme « history » qui en anglais, dans sa forme substantive, a une connotation plus neutre et plus objective, relevant à la fois d'un savoir sur les choses, d'une prétention à une connaissance telle que l'histoire naturelle, la chronologie des événements historiques, la géologie, etc. J'ai préféré utiliser, lorsque c'était possible, la notion de « récit » pour le terme « story », et j'ai gardé le terme « histoire » pour les moments où James explicitement utilise le terme « history ». J'ai maintenu une exception. Lorsque James parle du fait que les choses « tell a story » il ne m'a pas semblé utile d'utiliser la notion de « récit » puisque l'expression « raconter une histoire » renvoie à une idée similaire. J'ai donc parfois dû modifier la traduction du texte en privilégiant, lorsque c'était possible, cette distinction entre « récit » et « histoire ».

<sup>2</sup> (*ibid.*, 183-184, trad. modifiée)

Cette vision d'un monde « plein de récits singuliers » peut sembler de prime abord, dans son contenu, assez triviale. James entendrait affirmer l'importance de la multiplicité des récits que les humains racontent au sujet des êtres, des choses, des événements du monde. Vision classique où il y aurait d'un côté l'espace silencieux de ce qu'il appelle les « choses terrestres », cet espace de la nature qui serait dépourvu de tout ce qui fait récit, à savoir le sens dramatique, le sens de l'importance, des valeurs, des hésitations et des attachements ; et puis, de l'autre, le lieu du sens, du langage, des intentions, des désirs, des valeurs hétérogènes, c'est-à-dire l'espace des humains, de ceux qui racontent et fabriquent des récits. On pourrait dès lors penser que l'originalité de James serait tout au plus de complexifier une opposition classique dans la modernité. Sa nouveauté serait de brouiller les lignes de démarcation entre le domaine des choses silencieuses et celui du langage. Cette lecture, si l'on prend le passage cité, est possible, mais elle rate, me semble-t-il, l'essentiel. Je pense, au contraire, que ce passage de James, loin de reprendre, tout en la complexifiant, l'opposition classique entre la nature et le monde humain, vise à la rejeter de fond en comble. Prenons ce passage dans sa littéralité et dans sa radicalité. James y prend position sur une question très générale, à savoir ce qui fait « monde », ce qui compose le monde en tant que tel, et c'est à l'intérieur de cette question qu'apparaît la formule selon laquelle celui-ci serait fait « de récits singuliers ». Loin de renvoyer à une relation entre des sujets humains et le monde, la prétention première à laquelle James identifie le récit est celle, plus ontologique, de désigner l'étoffe, le matériau dont le monde lui-même est constitué. Cela est confirmé d'ailleurs par la fin du passage que j'ai cité où il est dit que « notre esprit ne peut les faire coïncider complètement ». En l'affirmant, James laisse entendre que c'est l'esprit humain qui vient en quelque sorte après ces récits, qu'il les recueille et les articule ; bref qu'il en dépend, plutôt qu'il n'en serait le créateur et l'origine.

Tout cela est confirmé par le deuxième passage auquel je voudrais me référer pour penser cette vision qu'on pourrait appeler ontologique du récit.

*Les choses racontent une histoire. Leurs diverses parties s'organisent afin d'atteindre un apogée... A posteriori, on peut constater que bien qu'une série d'événements n'ait été soumise à aucune finalité précise, ceux-ci s'ordonnent pourtant comme dans une pièce de théâtre, avec un début, un milieu et une fin.*<sup>3</sup>

<sup>3</sup> (*ibid.*, 183)

Plus aucune ambiguïté n'est possible. James entend bien faire du récit une composante essentielle de l'existence des choses elles-mêmes. C'est chaque chose qui raconte une histoire à la manière des récits qui nous sont plus familiers, avec leurs intensités dramatiques, leurs contingences, les dénouements heureux ou tragiques de leurs existences et les valeurs qu'ils transmettent. James sait qu'une telle vision ne va pas de soi et qu'elle s'oppose à une longue tradition qui nous a mis à distance du récit des « choses terrestres ». Ainsi, écrit-il, « le centre de gravité de la philosophie doit par conséquent se déplacer. Les choses de cette terre, longtemps rejetées dans l'ombre par les splendeurs des régions éthérées, doivent reprendre leurs droits »<sup>4</sup>. La proposition de James se précise. Elle implique un changement dans le « centre de gravité de la philosophie » afin de laisser de la place aux récits des « choses terrestres ».

## LE RÉCIT À L'INTÉRIEUR DES CHOSES

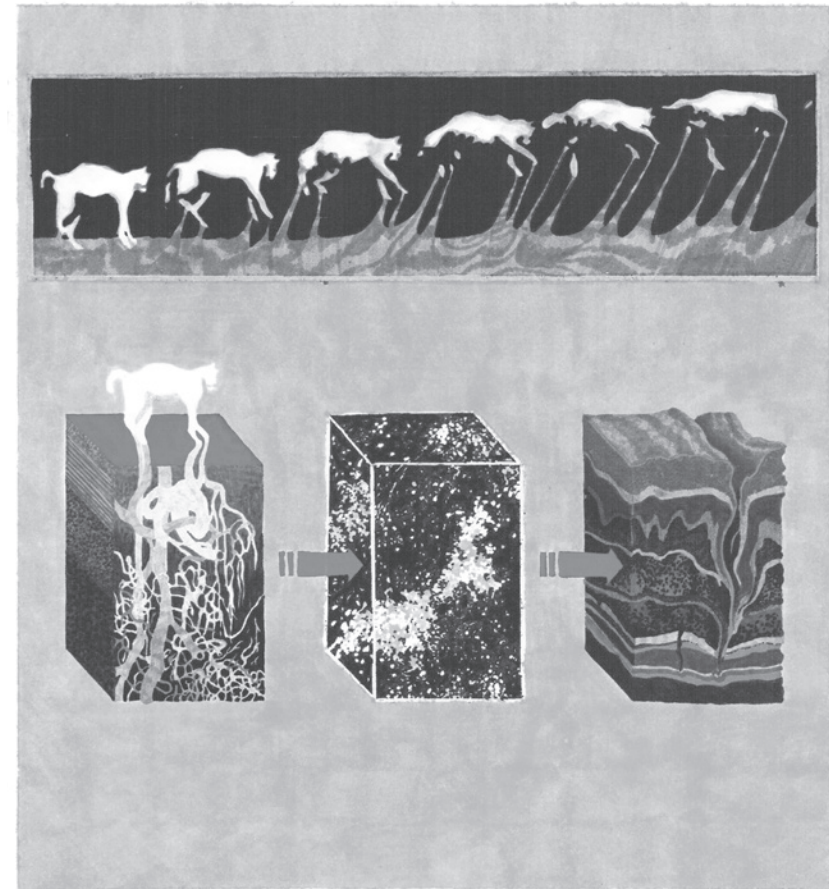
La question est dès lors de savoir comment les « choses terrestres », que James ne veut nullement interpréter uniquement à partir du langage que porteraient les humains à leur égard, peuvent-elles raconter des histoires. Je propose d'y répondre en retraçant la genèse d'une pensée des récits chez James ; cela me paraît d'autant plus important que James passe par des hypothèses, des influences, des ressources théoriques assez similaires à celles qui ont pu influencer celles et ceux qui, aujourd'hui, affirment pour leur propre compte l'importance d'une pensée des récits non-humains<sup>5</sup>. Il ne s'agit évidemment pas de retracer, de manière plus ou moins exhaustive, les éléments de ce parcours, mais de mettre en évidence les composantes d'une idée qui s'est développée à partir d'un certain type d'expérience.

Ainsi, dans son premier livre, *The Principles of Psychology* (1890), James entend montrer qu'il est impossible d'ignorer l'histoire naturelle lorsque l'on traite des états psychiques, du système nerveux et du cerveau comme support matériel des états de conscience. Le système nerveux, écrit-il, « comme tous les autres organes évolue des ancêtres aux descendants<sup>6</sup> » et les émotions sont comparables aux espèces chez Darwin :

<sup>4</sup> (*ibid.*, 169)

<sup>5</sup> Je pense ici par exemple aux travaux de Stephen Jay Gould, d'Anna Tsing et de Donna Haraway.

<sup>6</sup> (James 1950a, 79)



*Le problème avec les émotions en psychologie est qu'elles sont trop souvent considérées comme des choses absolument individuelles. Aussi longtemps qu'elles seront considérées comme des entités psychiques éternelles et sacrées, comme l'étaient les espèces immuables en histoire naturelle, il ne sera possible que de cataloguer respectueusement leurs caractéristiques, fonctions et effets séparément. Mais si nous les regardons comme les produits de causes plus générales (comme les « espèces » sont maintenant considérées comme les produits de l'hérédité et des variations), la simple distinction et catégorisation devient d'une importance subsidiaire.<sup>7</sup>*

Cette première rencontre avec le darwinisme est absolument fondamentale pour comprendre comment est née l'idée que les choses naturelles racontent des histoires. En effet, en introduisant l'histoire naturelle au niveau des émotions, James en fait des êtres dont l'existence est indissociable d'une histoire, faite de variations, de sélections, d'alternatives, dont elles portent les marques et indépendamment de laquelle elles n'auraient qu'une signification abstraite, vidée de tout contenu réel. On pourrait en dire de même du système nerveux, indissociable dans son fonctionnement, dans ses caractéristiques et ses effets, d'une genèse historique, le liant à une histoire des vivants, faite de variations spontanées, d'événements singuliers, de sélections par le milieu, de bifurcations diverses. L'histoire dont ils proviennent et dont ils expriment l'existence dans leur être propre n'implique nullement un acte de recomposition par l'esprit. Elle est plutôt inscrite dans leur réalité même, indissociable de leur existence. C'est sans doute le premier moment où James a l'intuition, sous une forme encore inchoative, innomée, que les choses racontent des histoires, c'est-à-dire qu'elles sont constituées de signes, de traces, de résidus d'une histoire qui va bien au-delà de leur existence actuelle et les relie par mille faisceaux à des êtres qui les ont précédés, et à d'autres pris dans des directions différentes. Le lieu d'origine de cette intuition est important, mais il ne délimite nullement à un domaine particulier la question des récits. James la pose à d'autres niveaux, d'abord dans les sciences du vivant en général et, de proche en proche, il la généralise à toutes les formes d'existence, allant jusqu'à l'appliquer à des formes qui nous semblent les plus éloignées des « choses terrestres », à savoir les idées, les représentations, les théories et même ce qu'il appelle les « catégories » du sens commun.

<sup>7</sup> (James 1950b, 449)

Que se passe-t-il lorsque nous passons du récit *sur* les choses, c'est-à-dire essentiellement le récit que les humains projettent sur des choses silencieuses, censées les ignorer, au récit *des* choses ? Quels récits racontent ces êtres qui forment autant de perspectives singulières sur le monde et sur les autres existences ? Lorsque nous nous plaçons dans ce régime des signes, des traces, des luttes intrinsèques que chaque existant porte avec lui, inscrites à même son existence, nous avons affaire à des récits d'un genre particulier. Comment les qualifier dans leur diversité ? Que pourrait-il y avoir de commun entre le récit d'un corps vivant, d'un organe, d'une cellule, du système nerveux, et pourquoi pas – James n'a pas hésité à s'engager dans cette voie – le récit d'une réalité physique ? En d'autres mots : à quelles dimensions des êtres le récit donne-t-il leurs droits ? Qu'est-ce que ces récits rendent saillants ? Ils racontent, dans la diversité des formes d'existence, des récits que je qualifierais avant tout de *précaires*. Le mot précarité recueille ici deux sens distincts que je voudrais placer au centre d'une pensée des récits. Premièrement, par précarité il faut entendre le fait que tout être dépend d'innombrables autres êtres pour se maintenir dans l'existence, qu'il requiert un ensemble d'éléments qui le soutiennent, lui fournissent ses ressources, participent directement ou indirectement à sa survie. James voit à travers chaque existence, de la plus éphémère, de la plus fragile à la plus robuste, l'immense réseau des êtres dont elle dépend et indépendamment desquels elle ne serait jamais venue à l'existence et ne pourrait se maintenir un seul instant. Les cellules dépendent du milieu organique associé qui leur fournit les éléments chimiques essentiels à leur constitution ; les organismes dépendent des ressources minérales, végétales, atmosphériques et organiques, qui sont à l'œuvre tant au niveau de leur développement que de leur maintien ; les roches forment des consolidés de matières physiques, organiques et de minéraux. Partout James voit le tissu des dépendances dont proviennent les êtres et qui se maintient tout au long de leur existence. Il l'exprime notamment dans un chapitre d'*Un univers pluraliste* dans lequel il rend hommage au philosophe Gustav Fechner, l'auteur notamment de *Nanna. Ou l'âme des plantes* et des *Éléments de psychophysiques* :

QUE SE PASSE-T-IL LORSQUE NOUS PASSONS DU RÉCIT *SUR* LES CHOSES, C'EST-À-DIRE ESSENTIELLEMENT LE RÉCIT QUE LES HUMAINS PROJETENT SUR DES CHOSES SILENCIEUSES, CENSÉES LES IGNORER, AU RÉCIT *DES* CHOSES ?

*Toutes les choses dont notre vie dépend extérieurement – l'air, l'eau, la nourriture végétale et animale, nos semblables, etc. – sont incluses dans la terre à titre d'éléments constitutifs. Elle se suffit à elle-même sous des millions d'aspects où il n'en est pas ainsi pour nous. Nous dépendons d'elle*

*pour presque tout, elle ne dépend de nous que pour une petite portion de son histoire.*<sup>8</sup>

James, sur la base des travaux de Fechner, se représente la terre comme un immense foyer de co-dépendances, formant un équilibre précaire où chaque être est à la fois une ressource et un agent de transformation. Ce que les êtres racontent, c'est la chaîne fragile de leurs dépendances. La simple transformation, la disparition ou l'ajout de l'un des maillons de cette chaîne à des implications vitales pour son existence. Ce ne sont pas uniquement les êtres qui sont précaires et fragiles, mais chaque partie de la chaîne dont ils dépendent<sup>9</sup>. Certes, James ne pouvait penser dans toutes ses conséquences la fragilité de ce que nous appelons à présent

JAMES SE REPRÉSENTE LA TERRE  
COMME UN IMMENSE FOYER  
DE CO-DÉPENDANCES, FORMANT  
UN ÉQUILIBRE PRÉCAIRE OÙ CHAQUE  
ÊTRE EST À LA FOIS UNE RESSOURCE  
ET UN AGENT DE TRANSFORMATION

rappports multispécifiques, mais sa pensée des co-dépendances précaires n'est pas si éloignée de ce que désigne par exemple Anna Tsing dans *Le champignon de la fin du monde* : « Des bactéries sont à la base de l'oxygène présent dans notre atmosphère et des plantes participent à son maintien. Des plantes poussent dans la terre parce que des champignons l'enrichissent grâce à

leur faculté de digérer des pierres. Comme le suggèrent ces exemples, différents mondes, au cours même de leur développement, peuvent se chevaucher, ôtant l'idée de privilège d'une seule et même espèce. Les humains n'y échappent guère : eux aussi sont impliqués dans des fabrications multispécifiques<sup>10</sup> ».

Deuxièmement, cette extrême fragilité des êtres, que les récits qu'ils portent avec eux transmettent, est aussi essentiellement un sens de leur *contingence*. Dans le corps de chaque vivant, dans la composition de chaque cellule, dans les objets, dans les catégorisations mêmes de nos expériences, nous trouvons cette intensité, quasiment « dramatique » comme la nomme James, qu'il aurait pu ne pas être, qu'une autre trajectoire d'existence aurait pu avoir lieu, autour et sans lui. Ce que les récits racontent, c'est ce sens du « aurait pu », ce sens radical de la contingence. James y avait déjà été rendu sensible par l'histoire naturelle, marquée par des bifurcations successives dans l'histoire des vivants, par la contingence des rapports entre des vivants et leur milieu, par

<sup>8</sup> (James 2007b [1910], 110)

<sup>9</sup> Voir à ce sujet (Van Dooren, 2014)

<sup>10</sup> (Tsing 2017, 59)



les fluctuations des ressources et des activités de prédation, par les zones de contacts mobiles et plastiques entre les organismes, mais il en étend cependant le sens. Pour chaque vivant, chaque corps, chaque être, il y a comme un halo de possibilités non réalisées qui l'accompagne, les traces de ce qu'il aurait pu être et qui donnent un sens tout particulier à ce qu'il est devenu. Ce sont des possibilités incarnées dans son être. À tel moment une variation dans son milieu aurait pu donner une toute autre histoire, un changement même infime dans ses réseaux de dépendance aurait pu en modifier son existence. James était un grand lecteur de Renouvier, l'inventeur du terme « uchronie »<sup>11</sup>, qui avait fait de cette question des alternatives, des possibilités non réalisées dont les événements portent la trace, une véritable méthode d'analyse des événements historiques. Présentant l'« uchronie » comme une « utopie dans l'histoire », Renouvier récrivait l'histoire de l'Europe en imaginant ce qu'elle aurait pu être si les empereurs romains avaient banni les chrétiens d'Orient. L'uchronie visant à imaginer un autre cours de l'histoire n'est pas un exercice purement imaginaire, dégagé des événements tels qu'ils ont eu lieu ; elle consiste à partir des alternatives, liées à la fragilité d'un moment historique, inscrites dans les événements tels qu'ils ont eu lieu. Ce que Renouvier avait pensé au niveau des événements politiques, sociaux et historiques, James le pense notamment au niveau de l'histoire naturelle, histoire fragile et contingente où chaque espèce porte avec elle les traces des autres trajectoires qu'elle aurait pu prendre, les traces d'une autre histoire. Mais ces « aurait pu » ne se limitent pas non plus à l'histoire naturelle, ils deviennent avec James une dimension centrale de l'existence en général. L'univers pluraliste, auquel James en appelle, est un univers de contingences, tant au niveau des êtres qui portent avec eux les traces du fait qu'ils auraient pu ne pas être, que des rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres et qui pourraient toujours être différents. C'est un univers que James qualifie à la suite de F. C. S. Schiller de « plastique »<sup>12</sup>.

## LES MODES DE L'ATTENTION

Si les récits sont partout dans les choses, si la terre est un immense tissu de récits reliés les uns aux autres, formant par leurs interactions un monde pluriel, pourquoi insister, sous la forme d'une injonction, pour dire qu'il serait vital de leur redonner leurs droits ? C'est que pour James ce récit des choses a été

en quelque sorte obstrué ; nous en aurions perdu le sens. Il ne s'agit pas de faire une histoire de l'expérience du monde en identifiant le moment où le récit des choses serait devenu inaudible, pouvant nous entraîner vers une vision nostalgique à la recherche d'un moment plus authentique. Le problème que pose James est différent : comment une certaine articulation des savoirs, une fascination pour certaines catégories de pensée, une survalorisation de certaines abstractions ont-elles pu produire une mise à distance de ces choses terrestres ? C'est la constitution de ce qu'on pourrait appeler, à la suite de Bruno Latour, une pensée « hors sol »<sup>13</sup> qui l'intéresse. Cette pensée s'est constituée à partir de notions telles que l'« objectivité », la « neutralité » et le « savoir désintéressé ». James a porté une attention toute particulière, notamment dans son livre *La volonté de croire* (1896), à l'invention de ces catégories de pensée, aux postures dans lesquelles elles mettent celui qui les invoque, aux rapports qu'elles induisent avec l'expérience. Il ne cherche nullement à les rejeter comme fallacieuse ou infondées. Il y voit des abstractions qui furent inventées afin de relier des parties importantes de l'expérience, de les amplifier, de leur donner un nouveau sens, mais qui ont fini par tourner à vide et par disqualifier les choses auxquelles elles étaient censées porter une nouvelle attention :

*Ce n'est rien d'autre que la vieille histoire d'une pratique utile devenant d'abord une méthode, puis une habitude, et finalement une tyrannie qui ruine le but pour lequel elle avait été utilisée. Les concepts, employés d'abord pour rendre les choses intelligibles, se cramponnent même quand ils les rendent inintelligibles.*<sup>14</sup>

Ces abstractions ont fini par produire un éloignement croissant, responsable de cette indifférence aux récits des choses terrestres. Ainsi redonner de la place à ces récits ne va pas sans la fragilisation d'abstractions qui se présentent comme naturelles et qui furent pourtant le fruit d'une histoire récente et contingente entraînant un mode de pensée hors sol.

<sup>11</sup> [Renouvier, 1988]

<sup>12</sup> [James 2007a, 258]

<sup>13</sup> [Latour 2017]

<sup>14</sup> [James 2007b, 150]

COMMENT UNE CERTAINE ARTICULATION  
DES SAVOIRS, UNE FASCINATION POUR  
CERTAINES CATÉGORIES DE PENSÉE,  
UNE SURVALORISATION DE CERTAINES  
ABSTRACTIONS ONT-ELLES PU PRODUIRE  
UNE MISE À DISTANCE DE CES CHOSES  
TERRESTRES ?

Cette histoire se cristallise autour d'un modèle de connaissance dont nous héritons et que James désigne comme « saltatoire ». La connaissance « saltatoire » à laquelle nous avons fini par identifier la connaissance elle-même fonctionne par sauts, comme si l'acte de connaître consistait à franchir le fossé qui sépare un sujet connaissant d'un objet censé être à distance. Héritiers de cette invention, nous pensons non seulement la connaissance, mais tous nos modes d'expérience, comme une manière de sauter entre ce qui devrait nous être familier vers ce qui se présente comme étranger et éloigné. Ainsi, nous nous perdons dans une série de faux problèmes qui nous apparaissent pourtant comme absolument déterminants : comment deux consciences pourraient-elles se connaître mutuellement ? Quelles garanties pourrions-nous avoir que nos connaissances correspondent bien aux choses réelles qu'elles ont pour objet ? Comment mon expérience, personnelle, pourrait-elle se relier à l'expérience, tout aussi personnelle, d'un autre sujet ? Comment puis-je connaître le monde ? Mais sommes-nous si sûrs d'être autant séparés de ce dont nous faisons l'expérience ? Comment en sommes-nous venus à penser que les choses naturelles par exemple nous étaient si éloignées ? Pour James, nous avons tout inversé. La question n'est pas de savoir comment nous pourrions franchir le fossé qui nous séparerait des autres êtres, de savoir comment nous pourrions

bondir par-delà notre expérience pour en rejoindre d'autres, physiques, biologiques, végétales, par exemple. La question est plutôt de savoir comment s'est introduite la séparation.

Ce qui me paraît si essentiel dans l'analyse de James, c'est qu'elle permet de comprendre que la distance des choses n'est pas naturelle et donnée, mais qu'elle relève d'une invention, d'une fabrication,

qui vient nier, point par point, les relations, effacer toutes les connexions existantes entre les êtres eux-mêmes. Nous créons de la distance pour ensuite nous demander comment relier ce que nous avons séparé et il ne nous reste plus alors que ce jeu de sauts permanents d'une place à une autre, d'une existence à l'autre. C'est dans son livre *La signification de la vérité* (1909) qu'il le déploie avec le plus de clarté :

*La manière la plus générale de distinguer ma conception de la connaissance de la conception populaire (qui est aussi celle de la plupart des épistémologues), c'est d'appeler ma conception ambulatoire et l'autre*

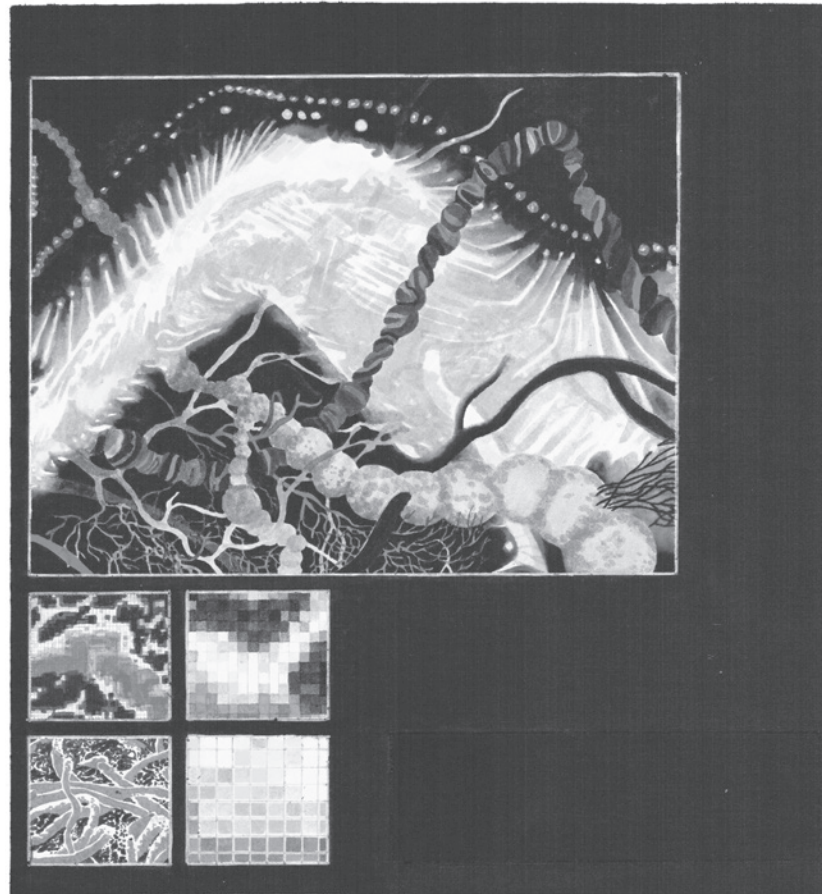
*saltatoire ; et la manière la plus générale de caractériser ces conceptions, c'est de dire que la mienne décrit la connaissance telle qu'elle existe concrètement, tandis que l'autre n'en décrit que les résultats envisagés abstraitement.*<sup>15</sup>

Notre expérience n'est pas tout d'abord séparée pour ensuite se relier ; elle est au contraire essentiellement reliée, par mille intermédiaires qui vont d'une réalité à une autre. James oppose à la vision saltatoire une connaissance d'un autre genre, plus concrète, qu'il appelle « ambulatoire ». Nous ne sautons pas, par un acte de connaissance, d'un sujet à un objet, mais nous circulons de l'un à l'autre par l'ensemble des intermédiaires qui nous y relient : « La connaissance, toutes les fois que nous l'envisageons concrètement, signifie "déplacement" déterminé, à travers des intermédiaires, depuis un *terminus a quo* jusqu'à un *terminus ad quem* ou en direction de ce dernier »<sup>16</sup>. Entre un vivant et un autre, il n'y a pas de vide, sauf à s'en faire une représentation secondaire et dérivée, il y a toute la zone des co-dépendances, des rapports qu'ils entretiennent entre eux et avec les autres vivants, tous ces intermédiaires qui forment une chaîne continue allant de l'un à l'autre. La connaissance ambulatoire est cette circulation autour de et avec les choses terrestres. D'une certaine manière elle ne fait que rajouter un nouveau récit aux récits des êtres ; elle assemble et relie des récits existants mais recouverts.

Quelle est alors cette fonction de la connaissance ambulatoire ? Est-elle une manière de recevoir le récit des « choses terrestres » ? Vise-t-elle à reproduire dans la connaissance les modalités d'existence des choses auxquelles nous avons affaire ? Bref, la connaissance ambulatoire est-elle une manière de nommer, sans rien y ajouter, ce qui constituerait par ailleurs toute chose, à savoir la trame des dépendances et l'ensemble des contingences dont elles sont issues ? Cette fonction est double et ne se limite nullement à une reproduction ou une simple répétition des récits. Elle est d'abord un processus de résistance aux attracteurs hors sol de la connaissance saltatoire ; elle retisse au niveau même des pensées, des idées et des abstractions, les histoires contingentes dont elles sont issues ; elle les resitue dans leur milieu et leur redonne leurs dimensions opératoires et pragmatiques. Comment se sont constituées des notions telles que « objectivité », « neutralité axiologique », « distance cognitive », « connaissance désintéressée » ? À quelles nécessités opératoires répondaient-

<sup>15</sup> [James 1998, 101]

<sup>16</sup> [Ibid., 102]



elles ? Dans quel milieu et à quelles conditions trouvaient-elles leur efficacité et leur raison d'être ? La connaissance ambulatoire met en récit les connaissances elles-mêmes<sup>17</sup>, elle en dégage la précarité et la contingence face aux prétentions de certains attracteurs à nous placer hors sol, à distance des choses terrestres. Elle est ensuite un mode d'attention à la fragilité des choses. En retraçant leurs lignes de dépendance et en imaginant les zones de contingences qui y sont associées, elle en dégage la dimension la plus événementielle et elle en intensifie la valeur : « Inéluctablement, nous imposons une forme au flux. La grande question est de savoir si nos ajouts augmentent ou diminuent sa valeur. Ces ajouts ont-ils ou non une quelconque valeur ?<sup>18</sup> ».

## CONCLUSION

J'ai tenté de reprendre l'injonction de James selon laquelle il nous faudrait donner de la place aux récits des choses terrestres. Cette injonction serait triviale si elle n'était pas liée à une conception pluraliste de l'univers dont James exprime la forme par opposition à la constitution d'un monde hors sol :

*Quiconque prétend que le monde tout entier raconte une seule et même histoire profère un de ces dogmes monistes auxquels on croit à ses risques et périls. On peut aisément se représenter l'histoire du monde de façon pluraliste, comme une corde dont chaque caret raconte une histoire différente ; mais il est plus difficile de concevoir chaque coupe de la corde comme un fait absolument unique et de rassembler cette série sur toute sa longueur en un seul être dont la vie suit un cours ininterrompu.<sup>19</sup>*

Le monde auquel en appelle James est un monde en composition fluctuante et croissante. Les êtres, pluriels, à la manière des « carets » d'une corde, constituent chacun un monde qui s'articule aux autres carets. Nulle unité sous-jacente d'un monde prédonné et dont ils exprimeraient chacun les contours ; nulle finalité à laquelle ils tendraient et qui donnerait à leur diversité un horizon commun. Le monde, si nous voulons en parler au singulier, n'est l'origine, la

<sup>17</sup> Le récit devient une méthode à la manière dont Deborah Bird Rose le revendique notamment dans son texte *Vers des humanités écologiques* (2019, 27) : « Il se peut que le récit soit la méthode par laquelle la raison connective trouve sa voix la plus puissante. Cette méthode offre la remarquable possibilité de raconter des histoires qui invoquent et vivifient les connexions ».

<sup>18</sup> [James 2007a, 238]

<sup>19</sup> (*Ibid.*, 184)



source ni la fin d'aucune chose. Il est l'effet des interactions multiples entre ces choses terrestres que nous pouvons penser comme des «vies personnelles (qui peuvent être de niveaux de complexité différents, aussi bien suprahumaines, ou infrahumaines, qu'humaines), se connaissant les unes les autres par différents modes [...], évoluant et changeant véritablement par leurs efforts et leurs essais, et fabriquant le monde par leurs interactions et leurs succès cumulés »<sup>20</sup>. C'est un monde essentiellement précaire et contingent dans chacune de ses parties et qui en appelle à une attention toute particulière à laquelle ne peut nous rendre sensible la fiction d'un monde naturel « inodore, incolore, insipide, un va-et-vient de matière, incessant et insignifiant »<sup>21</sup> sur lequel nous projeterions les valeurs, les dimensions esthétiques et les promesses qui lui manqueraient. Tout est dit dans les récits des choses terrestres, mais il nous incombe de les articuler, d'en intensifier le sens et d'accompagner les possibles qu'ils portent avec eux ; bref, d'en inventer de nouveaux qui nous définissent comme choses terrestres, parmi les autres<sup>22</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

- Despret Vinciane**, 2014, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, La Découverte
- Despret Vinciane**, 2019, *Habiter en oiseau*, Arles Actes Sud
- James William**, 1920, *Collected Essays and Reviews*, New York, Longmans, Green and Co.
- James William**, 1950a [1980], *The Principles of Psychology*, Vol. 1, New York, Dover
- James William**, 1950b [1980], *The Principles of Psychology*, Vol. 2, New York, Dover
- James William**, 1998 [1909], *La signification de la vérité*, Lausanne, Antipodes
- James William**, 2007a [1907], *Le pragmatisme : Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion
- James William**, 2007b [1910], *Philosophie de l'expérience : Un univers pluraliste*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond
- Latour Bruno**, 2017, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique ?*, Paris, La Découverte
- Renouvier Charles**, 1988 [1876], *Uchronie. Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, Paris, Fayard
- Rose Deborah Bird**, 2019, *Vers des humanités écologiques*, Marseille, Wildproject
- Tsing Anna**, 2017, *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*, Paris, La Découverte
- Van Dooren Thom**, 2014, *Flight Ways – Life and Loss at the Edge of Extinction*, Columbia University Press
- Whitehead Alfred North**, 1994 [1925], *La science et le monde moderne*, Paris, Éditions du Rocher

<sup>20</sup> (James 1920, 443-444)

<sup>21</sup> (Whitehead 1994, 74)

<sup>22</sup> Sur cette attention à ce que nos récits font aux récits des êtres et nous définissent en retour, voir notamment (Despret 2014 et 2019).

La revue Corps-Objet-Image du TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est est une publication périodique réunissant artistes et chercheur-euse-s pour explorer les territoires et les pensées plurielles des arts de la scène contemporaine.

**Le quatrième numéro de la revue met à l'honneur des praticien-ne-s de l'attention dont les pratiques dérangent et dépayser nos régimes attentionnels et cultivent de nouveaux domaines d'attention. Faire exister la possibilité de nouvelles attentions, c'est faire exister, fragilement, d'autres mondes possibles.**

Ses articles sont publiés sur le site Corps-Objet-Image au rythme des « Week-ends » des saisons 2018/2019 et 2019/2020 du Centre Dramatique National. Ils font l'objet d'une publication papier qui paraît en mars 2020 à l'occasion de la Biennale Internationale Corps-Objet-Image du Centre Dramatique National, Les Giboulées (ISSN 2426-5756 / ISBN 978-2-9520815-8-0).

**www.corps-objet-image.com** — tous droits réservés

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle. Les articles peuvent être consultés et reproduits sur un support papier ou numérique sous réserve qu'ils soient strictement réservés à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra mentionner « TJP Éditions », « Revue Corps-Objet-Image », l'auteur et le titre de l'article.

Debaise Didier, 2020, « Le récit des choses terrestres — Pour une approche pragmatique des récits »,

Revue Corps-Objet-Image, n°4

Éditeur TJP Éditions / Revue Corps-Objet-Image 04 Théâtres de l'attention / Directeur de publication Renaud Herbin

TJP ÉDITIONS / 1 RUE DU PONT SAINT-MARTIN / 67000 STRASBOURG

[www.tjp-strasbourg.com](http://www.tjp-strasbourg.com) / [www.corps-objet-image.com](http://www.corps-objet-image.com)

TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est

LA SCÈNE CORPS-OBJET-IMAGE POUR TOUTES LES GÉNÉRATIONS / DIRECTION RENAUD HERBIN